

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 35

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256251>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La compagnie des Arbalétriers de Porrentruy et de Delémont au XV^e siècle

Au début du moyen âge, il n'existait pas de corps salariés chargés de l'attaque et de la défense. Chaque homme devait pourvoir à la protection commune et souvent à la sienne propre, et dès qu'il avait la force de tenir une arme, il devenait soldat et combattait avec la lance, l'épée ou la massue, selon son rang.

Les siècles qui suivirent la chute de l'empire romain ne furent éclairés que par l'étincellement des armes. La loi du plus fort fut l'argument suprême pendant les longues luttes qui donnèrent graduellement à l'Europe sa configuration du moyen âge et l'acier fut chargé de trancher toutes les querelles. Les hommes de cette époque ne nous apparaissent plus que sous le heaume et le bouclier. A cette époque les princes du St-Empire romain étaient confondus, sur les champs de batailles, avec les artisans de nos villes. Les papes chevauchaient armés de pied en cap, les évêques et les abbés des grands monastères allaient à la guerre et tombaient sur le champ de bataille, coiffés de heaumes mitrés ; les poètes comme Dante à Campaldino ; les artistes comme Michel-Ange, toutes les classes de la société tenaient l'épée et combattaient.

Tout d'abord le guerrier, du IX^e au XIV^e siècle était un cavalier semblable à ceux de ces ancêtres qui avaient traversé l'Oural à cheval et étaient sortis des forêts de la Germanie, lors de l'invasion des barbares au IV^e siècle.

L'armure se ressentait toujours des traditions romaine, et bien que l'épée ou le sabre,

se fussent allongés pour frapper l'ennemi du haut de grands chevaux, les cavaliers rappelaient encore assez les guerriers de Pharsale ou de Philippe.

Charlemagne ramena d'Italie la tradition des romains en armures et en armes. Les harnais de ces soldats de fer, que le moine de St-Gall vit du haut des murailles de Pavie s'avancer comme un fleuve d'acier à travers les riches plaines de la Lombardie, étaient copiés sur ceux des cohortes de l'empereur Trajan.

Au démembrement de l'empire Carlovingien cette influence romaine déclina pour faire place à l'organisation du moyen-âge. Les chevaliers portèrent un vêtement du cuir, couvert de cercles métalliques qui y étaient cousus et se touchaient à leur circonférence. Le bouclier fait en bois, était recouvert en cuir peint et garni de fer et de bronze. Il avait la forme d'une amande concave. Il était orné de figures décoratives et couvrait presque entièrement le corps. Le sabre était large, droit et muni d'une simple poignée en croix.

A la fin du XI^e siècle quelques lueurs d'une civilisation prochaine commençaient à poindre au milieu des ténèbres de la barbarie naissante. Alors apparaissent les grandes institutions du XII et XIII^e siècles. D'incomparables cathédrales s'élevaient de toutes parts, de belles abbayes se fondaient et projetaient dans tous les pays, des rayons de science et de charité ; les dames des châteaux travaillaient à ces précieuses tapisseries devant lesquelles la génération actuelle demeure anéantie d'admiration. Les compagnonnages se fondaient dans les villes groupant les ouvriers sous une organisation puissante et artistique. Tout annonçait, dans ces pionniers différents, une civilisation grande belle et pratique. Aussi a-t-on appelé ce XIII^e

siècle, le grand siècle des arts, que les siècles suivants n'ont pu égaliser.

Les chevaliers des XIII^e et XIV^e siècles étaient l'expression d'une époque où le gentil-homme tout puissant, étant exclusivement cavalier, dédaignait de combattre contre tout autre que son égal, et préférait être battu plutôt que de voir ses gens obtenir le prestige du moindre succès. Enfermé dans des heaumes énormes surmontés d'emblèmes divers, oiseaux, quadrupèdes, poissons, guirlandes, airons etc., ils se trouvaient sur le seuil d'un nouvel ordre de choses dans lequel le fantassin et les communes allaient jouer un rôle si considérable et de plus en plus grand.

A côté des châteaux forts, puissantes et orgueilleuses demeures de la noblesse, les villes acquéraient des privilèges, elles s'organisaient et bientôt formèrent des Etats ou républiques presque indépendants. On les appela les villes impériales. Au milieu des physionomies brillantes de la chevalerie, les bourgeois émancipés par les empereurs ou par les évêques, commencèrent à faire leur apparition avec leur mœurs, leurs usages, leurs coutumes et surtout avec leur organisation militaire. Les bourgeois des villes se demandaient pourquoi l'argent gagné par eux, provenant de leur industrie, n'aurait-il pas servi à leur procurer des moyens de défense, de protection, des armes comme celle des seigneurs ? A ces bourgeois revenait donc le droit de la guerre, puisqu'ils possédaient la pratique des arts manuels et les secrets de la mécanique. Aussi ils perfectionnèrent vite certains engins dédaignés alors par les nobles, mais qui renversaient à deux ou trois cents mètres de distance les chevaux et les cavaliers de la noblesse, ce qui causaient au noble com-

Feuilleton du *Pays du dimanche* 33

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Il est bien difficile de démêler quelques renseignements, à peu près certains, dans le chaos des nouvelles confuses et contradictoires qui arrivent du Ciel Empire. Chaque matin, Chantal espère avoir des nouvelles plus précises, mais les communications interrompues ne se rétablissent pas, et l'inquiétude de la jeune fille devient plus vive de jour en jour.

— Se peut-il que Gauthier succombe ?... se demande-t-elle avec angoisse. Non ! non ! c'est impossible ; ils ont trop souffert tous les deux. Elle a versé trop de larmes silencieuses dans les longues nuits sans sommeil

où, s'agitant sur sa couche, elle songe aux dangers de toute nature qui peuvent lui ravir son fiancé. N'ont-ils pas satisfait assez largement à l'inéluctable loi de la souffrance qui pèse sur les humains ? L'heure des compassions devra bien sonner à son tour. Le ciel fera plutôt un miracle, elle en a l'intime conviction. Et pour se rendre digne de cette grâce, elle redouble d'ardeur dans la prière, elle verse des aumônes plus abondantes dans le sein des pauvres : la charité est si puissante sur le cœur de Dieu !

XIV

La nouvelle de la prise de Pékin par les troupes alliées éclata au milieu des angoisses de tous, en un long cri de délivrance et d'actions de grâces.

Par combien de deuils se soldait cette victoire ?... Quelles étaient les victimes tombées au champ d'honneur ?... Nul ne le savait encore ! Silence cruel pour les familles

qui comptaient des membres parmi les défenseurs.

Torturée par une inquiétude toujours grandissante, Chantal faisait peine à voir. Son âme toute chaude de tendresse se refermait sur elle-même, comme ces fleurs à peine écloses, dont un orage violent, en pliant la tige, arrête soudain le plein épanouissement.

Bien qu'elle restât toujours douce et aimante envers les siens, compatissante aux malheureux, et qu'elle ne se plaignît jamais, ses yeux fixés dans le vide, sa voix sans vibrations, ne disaient que trop l'orientation habituelle de sa pensée, souci unique dont rien ne parvenait à la distraire.

Hantée par la vision hallucinante des tortures monstrueuses infligées par les Boxers à leurs prisonniers, par les dangers de toutes sortes qui menaçaient Gauthier, la jeune fille semblait avoir désappris à sourire. Blessée dans son affection la plus chère,

battant un mépris, un chagrin et une humiliation inexprimables.

Le moine Berthold Schwartz vint donner un dernier coup à toute la brillante situation de la noblesse, en inventant la poudre à canon. Au XV^e siècle l'armure cessa d'exister. Les cuirasses avaient été rendues si lourdes pour résister aux balles que leur poids les frappa d'un coup mortel. Toutefois elles mirent deux siècles à mourir. Le choc d'un escadron était toujours il est vrai, horrible et décisif, s'il réussissait; mais il dépendait de tant de chances différentes et exigeait un terrain si favorable que la charge des nobles, lourdement armés, devint un expédient suprême, et à la fin du XV^e siècle on ne le risquait plus que rarement. Cette masse de fer, une fois mise en mouvement, pouvait difficilement être arrêtée ou tournée. Un marais y jetait le désordre et un ravin inattendu pouvait la détruire. La poudre à canon finit par lui porter le dernier coup.

Vers 1450, aux temps de la prise de Constantinople par Mahomet II, une armure complète pour un guerrier et son cheval coûtait environ 10,000 francs de notre monnaie, ce qui était une grosse somme pour un simple soldat. Un seul coup d'arme à feu pouvait la briser, et les chevaliers braves quand il s'agissait de leur vie, hésitaient à risquer une propriété si précieuse et si difficile à remplacer. Aussi les nobles se retirèrent en arrière de la bataille et la cavalerie légère, à demi-armée, fit son apparition. Bientôt la lutte fut ardente entre l'armure et les armes à feu, lutte à peu près semblable entre les canons monstres et les cuirassés de nos jours.

Voyant la supériorité de l'arme à feu sur l'armure, les bourgeois des villes émancipées et hommes libres organisèrent des compagnies d'arquebusiers. Dès le XV^e siècle on vit les bourgeois des villes, réunis en compagnies armées, se livrer à des jeux militaires sous la direction d'un maître d'armes. Ces compagnies existaient déjà à Porrentruy et à Delémont. C'étaient ce que nous appellerions les sociétés de tir de nos jours. « A Delémont, c'était le maire qui nommait le maître d'armes et avait la haute direction de la compagnie des Arquebusiers. Ils allaient à des jours fixes et plusieurs fois par an, sur le terrain destiné à cet usage, à la maison des Arquebusiers (la maison du tir actuelle).

Là se trouvait la chapelle de la corporation. Elle était dédiée à St Georges (1) Chaque année un service divin réunissait les compagnons dans cette chapelle qui avait un chapelain au service de la compagnie.

1) 1554, Archives de Delémont.

elle fuyait d'instinct tout ce qui pouvait l'arracher à ses souvenirs, et passait maintenant silencieuse et pensive dans les hautes pièces qui retentissaient naguère des éclats de sa voix joyeuse et du débordement de sa fraîche jeunesse.

M^{me} de Verneuil, très occupée d'elle-même, gémissant sans cesse sur l'absence prolongée de son fils, sur la rareté de ses lettres, ne s'apercevait pas du dépérissement de Chantal. Il n'en était pas ainsi du banquier, à l'affection vigilante dont rien n'échappait. A son chagrin de voir la souffrance de sa fille, se joignait le repentir de la rigueur avec laquelle il avait traité l'officier. Et si cette rigueur avait été en même temps la plus cruelle des injustices?... se demandait-il parfois avec crainte. Si Gauthier allait succomber sur cette terre d'exil?... Quels remords pour lui!

(A suivre).

Sur ce terrain les compagnons au nombre d'environ cinquante s'exerçaient au maniement de l'arquebuse et de la couleuvrine. L'adresse était récompensée par des prix et des couronnes, et mieux encore par l'honneur d'être salué *roi* et d'en garder le titre jusqu'à ce qu'un plus habile l'eût *détrôné*. De sages règlements maintenaient l'ordre et la discipline parmi les *compagnons*. Leur chef jouissait d'honneurs et de franchises propres à entretenir l'émulation. Parfois il invitait les tireurs de Porrentruy et des villes de Soleure, de Montbéliard et de Mulhausen, aux jeux qu'il devait présider ou bien il conduisait les siens aux joutes des villes voisines. Ceux de Delémont se rendaient souvent à Porrentruy et les corps d'arquebusiers de ces deux villes, drapeaux déployés, se rendaient à l'invitation des compagnons de Montbéliard où ils recevaient un accueil plein de cordialité. D'autres fois ils se rendaient aux tirs de Soleure ou de Bâle.

A la Réforme, ces relations entre villes cessèrent. Le culte nouveau, fit disparaître ces sociétés militaires comme il détruisit tant de créations artistiques du XIII^e siècle dont la perte est irréparable.

Certes les sociétés des Arbalétriers, puis des Arquebusiers, avec l'apparence de simples amusements, ont rendu à nos villes de Porrentruy et de Delémont d'utiles services à l'heure du danger. C'est de ces corps que sont sortis plus tard les sociétés de tir qui existaient encore au XVIII^e siècle. Ils ont fourni souvent au régiment d'Eptingen, puis de Reinach, qui appartenait au prince évêque de Bâle, de vaillants soldats, des capitaines distingués que Napoléon I^{er} a su remarquer et qui se sont distingués sur tous les champs de bataille de l'Europe.

A. D.

LA BARQUE

(Suite et fin.)

III

Oh! comme la brise hurlait sur les falaises. Décembre avait tout gelé sur son passage, et la mer roula, en même temps que son écume argentée, les gros flocons de neige qui, depuis la veille tombaient sans interruption.

Tiennette et Pascal, assis mélancoliquement près du foyer éteint, n'osaient se communiquer leurs pensées, leur épouvante du lendemain, car ils avaient dépensé leur dernier sou et, s'il ne restait pas du bois dans l'âtre, il ne restait pas davantage du pain dans la huche.

Pourtant, ils trimaient dur l'un et l'autre. Malheureusement, Tiennette trouvait moins de raccommodages l'hiver parce que les femmes, restant chez elles, cousaient elles-mêmes, et Pascal ne gagnait presque rien, car on ne part pas en mer avec le brouillard et la neige.

L'horrible temps! L'air pénétrait, glacial, dans la chambre sans feu et Tiennette soufflait dans ses doigts engourdis pour les réchauffer de son haleine, tandis que le matelot, désespéré de son inactivité forcée, sentait lui monter aux yeux des larmes de rage et presque de honte.

Oh! la pauvre Tiennette qu'il aimait tant! Comment fallait-il qu'il la laissât souffrir ainsi!

— Dis, balbutia-t-elle, si... tu brisais la barque? nous aurions de quoi nous chauffer au moins.

— Enfin, répondit-il avec un soupir d'allègement, tu consens! je n'osais plus t'en parler, mais puisque tu veux bien maintenant, tu verras comme elle sera vite brisée.

— Il le faut bien... répliqua-t-elle tristement

Elle ne nous sert plus à rien et l'hiver est si dur!

— Ne la regrette pas, va, reprit-il, cette vieille barque jusqu'à présent inutile, qui, dans une heure, te redonnera avec la chaleur la force et le courage. Ne la regrette pas! si nous ne la brûlions, ses planches moisées partiraient lambeaux par lambeaux...

— C'est vrai... fit-elle.

Et, moitié chagrine, moitié souriante à la pensée qu'on allait la détruire et la perspective de la belle flamme claire et joyeuse qui égayerait le pauvre logis, elle voulut, malgré le mauvais temps, suivre son mari sur la plage afin de rapporter tout de suite la première brassée de bois en attendant qu'il terminât sa besogne.

Oh! elle ne serait pas longue cette besogne; quelques bons coups de hache de ci, de là, et ce serait tout.

Tiennette prit sa cape, Pascal emporta ses instruments, et tous deux se dirigèrent vers le coin de la plage où la barque restait amarrée. Ils ne se parlèrent plus, le vent âpre leur coupait la respiration et leurs cœurs battaient fort comme s'ils allaient commettre une mauvaise action.

Ceux du pays avaient bien raison en disant qu'ils seraient misérables!

Et pourtant, Pascal ne regrettait pas d'avoir épousé Tiennette dont il restait aussi épris qu'au premier jour de leur mariage.

IV

Pan!... pan!! pan!!!

De ses bras nerveux et robustes Pascal lève et abaisse la hache sur la barque qui se brise avec une sorte de gémissement.

Pan!... Pan!!

Tiennette, assise sur un galet, ses bras croisés sur sa poitrine, non pour se préserver du froid, mais pour comprimer les palpitations de son cœur, le regarde et écoute...

Chaque coup de hache qui s'abat sur la barque rongée par l'eau de mer, résonne dans sa poitrine et des larmes lui montent aux yeux.

Sans doute elle ne pouvait plus servir, elle était usée, noircie, finie la pauvre barque, mais que de souvenirs elle lui rappelait!

Le vieux Nazaire l'avait déjà quand il la recueillit, mais elle était neuve alors, coquette et pimpante, et elle pense à sa joie, à son enthousiasme, quand elle fit avec elle sa première promenade sur l'eau.

Elle la voit encore flotter quand l'oncle partait seul, chargé de ses filets, et aller loin, se perdre là-bas, à l'horizon bleu, si petite, si légère que sa voile ressemblait à une aile de mouette effleurant les vagues.

Le matelot y tenait, il avait pour elle un attachement particulier, c'était l'œuvre de ses mains et jamais il ne serait monté dans une autre barque quand il partait à la pêche.

Et puis encore, Tiennette ne lui devait-elle pas de la reconnaissance? Ne l'avait elle pas aidé à vivre pendant quelque temps après la mort de Nazaire?

Il me semble, dit-elle à Pascal que ne troublaient pas les mêmes sentiments; il me semble que tu frappes une amie!

Il la regarda, abandonna sa hache un instant et, voyant qu'elle pleurait, s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Comme j'aurais voulu t'épargner ce chagrin! murmura-t-il; mais hélas nous sommes si pauvres...

Il revint à son travail, et pour en finir plus vite, frappa des deux bras à la fois.

Soudain, sous le coup plus vigoureusement lancé, le bois vola en éclats; le bois et autre chose aussi qui grinça sous la hache et aussitôt un flot de... de pièces d'or, s'échappa, roula et s'éparpilla sur la plage.

— Tiennette! Tiennette! s'écria le jeune